

Fiche exercice 10

Le mot qui pue

Il s'agit d'un exercice d'analyse d'un mot ou d'une expression de la langue de bois, particulièrement de la langue du pouvoir, pour en détecter l'idéologie discrète, insidieuse. L'enjeu est de rendre plus perceptible l'odeur de pourriture qui se dégage de certains mots tellement usuels qu'on oublie cette odeur nauséabonde par accommodation et habitude.

Les consignes de cet exercice sont délicates : elles dépendent du choix des mots, qu'on souhaite précisément laisser à votre initiative.

Quels sont les mots dont vous pensez qu'il est utile, indispensable même, de dénoncer l'usage parce qu'ils font passer en douce un rapport de force, parce qu'ils portent une vision du monde qu'il faudrait pouvoir discuter et contester ? Il y en a tous les jours de nouveaux et le mieux est de faire évoluer cet exercice en fonction des mots du pouvoir qui apparaissent au quotidien puisque des abécédaires des mots qui puent existent déjà et qu'il faut les compléter (nous visons à en élaborer un sur notre site, qui soient collectif et en évolution constante).

Quelques pistes tout de même.

Pour le choix du mot

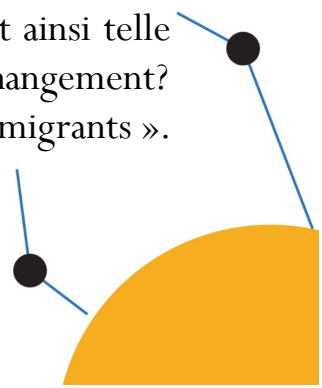
Le mot qui pue est un mot du pouvoir : demandez-vous donc où est le pouvoir et quel est le discours qu'il tient sur telle ou telle réalité où son intérêt est en jeu. Prêter attention ensuite à l'odeur de ce mot. On dit « mot qui pue », mais c'est l'exercice qui doit montrer précisément que c'est un mot puant et pas un mot à l'odeur neutre !

Choisissez de préférence un mot de votre secteur d'activité, un mot qui vous nomme, qui vous concerne particulièrement.

Pour l'analyse

Cinq pistes :

1° On peut réfléchir aux transitions de vocabulaire : avant, on nommait ainsi telle catégorie, et on a changé de mot. Quelles sont les implications de ce changement ? Par exemple, on ne parle moins aujourd'hui de « réfugiés », que de « migrants ».





2

Qu'est-ce que ça implique ? On peut ainsi cerner l'évolution des mots pour nommer les « vieux », les « chômeurs », les « pays en voie de développement », des « usagers » de tel ou tel service, etc. Et mettre en évidence la logique à l'oeuvre dans l'évolution de ces façons de nommer certaines catégories de gens.

2° On peut réfléchir à la pathologisation, criminalisation ou ridiculisation d'une population ou au contraire à la dédramatisation et à l'adoucissement de la réalité opérés par une expression à la mode. Que signifie par exemple des expressions comme « les marchés sont inquiets »/ « il faut rassurer les marchés/les investisseurs ». Pourquoi cette psychologisation et affectivisation des acteurs économiques dominants ?

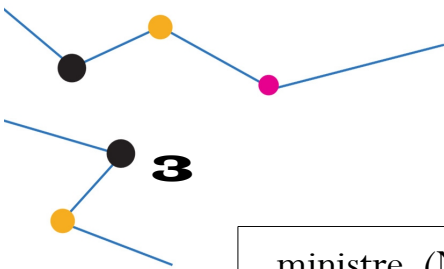
3° Il est toujours intéressant de s'intéresser aux contraires. Existents-ils ou pas ? Quel est l'enjeu à jouer de ces contraires évidents ou de ces mots qui précisément n'ont pas de contraires ? « Démunis » par exemple ne s'oppose pas à « munis », par contre « pauvre » s'oppose à « riche ». Quand, qui et pourquoi parle-t-on plutôt de démunis, ou de pauvres ?

4° Si vous vous intéressez à un mot d'origine étrangère, il peut être instructif de voir, selon la langue, quel est le secteur professionnel ou la catégorie de gens concernés. Par exemple, l'anglicisme concerne particulièrement l'entreprise, de sorte que multiplier les anglicismes issus du monde de l'entreprise dans d'autres secteurs de la vie sociale, c'est comme insidieusement accroître le champ de l'entreprise. Mais qui parle latin (c'est-à-dire : qui emploie régulièrement des expressions latines) et pourquoi ? Quels sont les mots arabes qu'on entend le plus souvent et quelle vision sélective nous offre ce choix de vocabulaire des Arabes ?

5° On peut analyser aussi une expression qui confine au tic de langage, répétitive et donc banalisée. « Il faut savoir », « Les chiffres montent... », « Ce n'est un secret pour personne », l'usage des guillemets, ou encore le très commun « J'ai envie de dire »...

«J'ai envie de dire», une expression disséquée Par Giorgione, Libé.

Commençons par du quotidien ordinaire. En cours de physique, elle doit expliquer quelque chose de délicat à ses élèves, et elle dit : «Alors là, devant ce dégagement de chaleur, j'ai envie de dire qu'une loi est en jeu, une loi que vous avez vue l'année dernière en cinquième...» Passons maintenant à plus solennel. Interviewé, le



ministre (NB. Fillon), pour annoncer une mesure et la justifier, déclare : «J'ai envie de dire aux Français : cette situation ne peut pas durer plus longtemps, il faut agir...» Plus solennel encore, notre Président (NB. Sarkozy) aime bien cette tournure et on peut raisonnablement penser que notre ministre-perroquet la lui a empruntée : il y a des envies dont l'exemple vient d'en haut...

Cela fait donc beaucoup d'envies et bien diverses, mais toutes pédagogiques ou se présentant comme telles : on ne veut pas asséner brutalement, mettre devant le fait accompli, fait du maître ou fait du prince. Non, il s'agit de procéder en douceur, agir par persuasion légère, insinuante.

On procède alors comme si on agissait par caprice, pris d'une impulsion soudaine, incontrôlable, intempestive comme on le disait avec une certaine misogynie condescendante d'une femme enceinte qui avait des «envies», de fraises en plein hiver ou de gigot à trois heures du matin.

Du coup l'assentiment que l'on attend de celui à qui on s'adresse relève plus du « Si ça vous chante» ou du «Si vous le voulez bien» que du péremptoire «C'est comme ça». Tout se passe comme si on était entre copains, dans une bande décomplexée où les désirs des uns peuvent devenir désir de l'autre, une espèce d'abbaye de Thélème au petit pied où règne le «Fais ce que voudras» que Rabelais avait donné comme règle unique à son utopique abbaye.

La ficelle est un peu grosse néanmoins. «J'ai envie de dire» n'est que l'euphémisme d'une assurance, d'un dogmatisme ou d'un autoritarisme qui se cachent derrière cette feuille de vigne (ou de figuier), précaution oratoire qui met au compte du désir imprévu et fantaisiste ce qui relève du concerté, du pleinement réfléchi.

Et pourtant, oui, il y a bien envie. Envie de faire passer les vessies pour des lanternes ou de rouler dans la farine dans le pire des cas (là on retrouve le ministre et le président), envie de simplicité ou invitation au bon sens (ici, c'est plutôt le pédagogue). Et chez nous aussi, quand nous l'entendons, il y a envie : envie de leur dire : merde !